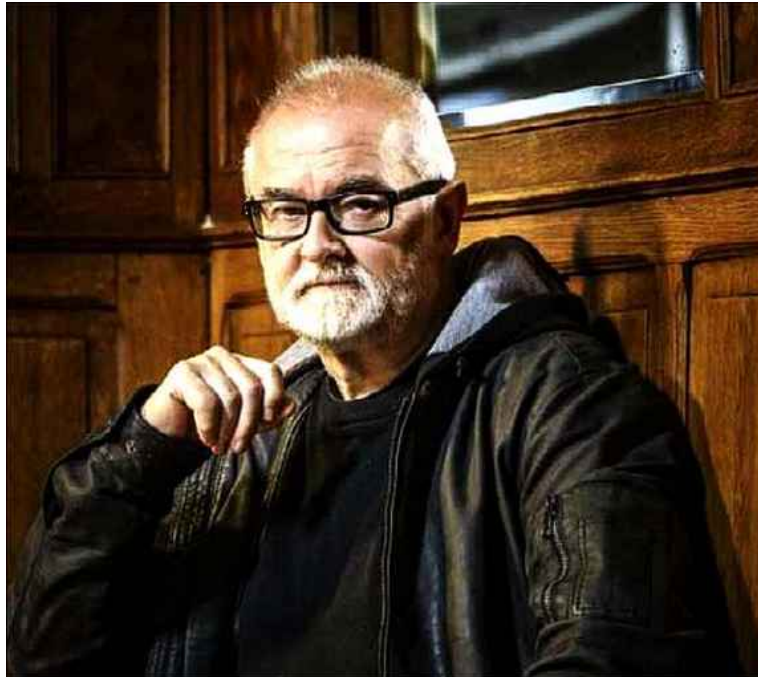


leslivres

« J'essaie simplement de toucher les gens »

Le Belge Patrick Delperdange revient au roman noir, très noir



« Si je ne crois pas qu'un roman peut aider à ouvrir les yeux, j'arrête d'écrire. »

© STÉPHANE REMAEL



roman noir

L'éternité n'est pas pour nous

**

PATRICK DELPERDANGE

Les Arènes, Equinox

250 p., 15 €, ebook 10,99 €

ENTRETIEN

Le nouveau roman noir de Patrick Delperdange, *L'éternité n'est pas pour nous*, s'écrivait alors qu'Aurélien Masson, éditeur en 2016 de *Si tous les dieux nous abandonnent* à la Série noire dont il était alors le directeur, s'appretait à changer de maison. Il a semblé naturel à l'écrivain belge de suivre l'homme plutôt que de rester fidèle à une enseigne pourtant prestigieuse : « *La relation importante pour moi n'est pas celle que j'ai avec une collection en général, mais celle que j'ai avec une personne en particulier.* »

L'éternité n'est pas pour nous jette les uns contre les autres un certain nombre d'hommes et de femmes qui n'étaient peut-être pas faits pour se rencontrer. Sur un paysage rural règnent quelques notables soucieux du rôle de régulateurs de la société qui leur a été confié, croient-ils, par leur réussite. Qu'ils exagèrent leur responsabilité est une évidence. Qu'ils se croient autorisés, grâce à celle-ci, à réécrire les règles fixées par la loi en est une autre. Face à eux, une prostituée et sa fille, deux errants qui passent, un couple de mal lotis ne pèsent pas lourd. Le climat se dégrade à toute allure, l'enchaînement des événements ne laisse guère le temps de souffler, le monde ne va pas très bien.

Vous nous aviez dit, à la parution de « Si tous les dieux nous abandonnent », que la nature vous inquiétait et que vous n'aviez jamais vécu à

la campagne. Vous y revoici pourtant. C'est peut-être parce que je ne connais pas ce milieu qu'il est plus propice à l'imagination qu'une ville dans laquelle il me semble y avoir moins de secrets.

Il y a beaucoup de personnages dans le roman. Sont-ils venus tous à la fois ou bien l'un d'entre eux a-t-il engendré les autres ?

Comme dans le livre lui-même, il y a eu d'abord cette femme assise seule sur une chaise le long d'une route de campagne. C'était le point de départ, une image que j'avais dans un coin de la mémoire depuis plusieurs années. Elle m'a donné l'impression qu'à partir de cette scène, il était possible de nourrir une histoire. Les deux autres personnages principaux, Sam et Danny, sont arrivés juste après. Je ne crois pas les avoir jamais croisés, bien qu'on croise de plus en plus de laissés pour compte dans notre société. On les considère comme des quantités négligeables et j'essaie de montrer que, derrière cette façade, il y a évidemment aussi des êtres humains.

Eux-mêmes se considèrent cependant comme très marginaux, semble-t-il ?

N'importe quel être humain, homme ou femme, ne peut se concevoir que par rapport à la place qu'il occupe dans la société. Si on vous considère comme du rebut, il est difficile d'avoir une image positive de soi-même.

Les bien-pensants du patelin utilisent même le mot « nuisibles » pour des gens comme Sam et Danny !

On a l'exemple de cette attitude chez un chef d'Etat voisin qui manifestait du mépris en considérant certaines personnes qui traversent une gare comme des gens qui ne sont rien...

Une violence impressionnante s'installe entre des personnages dont, a priori, on pourrait penser qu'ils n'ont rien contre les autres. Pourquoi ?

C'est terrible à dire mais je pense que la violence est constitutive de l'être humain. Tout à coup, ils sont capables de basculer dans la violence s'ils ont l'impression d'être agressés, qu'on se moque d'eux, si la situation est devenue tellement insupportable que c'est la seule façon d'en sortir... Je dis ils, mais je ne m'exclus pas. Evidemment, c'est l'entraide et la sollicitude qui ont permis à l'espèce humaine de subsister au fil des siècles. Mais nous sommes aussi disposés à utiliser la violence dans des situations particulières.

Le pire et le meilleur coexistent.

Oui, et celui qui semble le plus humain est capable du pire tandis que le laissé pour compte est capable de bonté. Même s'il est un peu caricatural de l'exprimer ainsi. On peut le montrer en mettant en scène des personnages.

Ces idées, vous les avez en écrivant ?

Je n'y pense pas vraiment. En fait, j'essaie de toucher les gens en leur racontant une histoire, en leur procurant des émotions. A posteriori, je me dis qu'il y a peut-être une résonance entre ce que les lecteurs ressentent et ce que j'ai éprouvé en écrivant. Je voudrais que les choses aillent mieux mais j'ai l'impression qu'elles empirent. Les politiciens qui essaient d'attirer des suffrages en jouant sur la peur de l'autre, je trouve ça révoltant. Alors, si je peux faire pencher un peu la balance de l'autre côté...

Un roman peut-il aider à ouvrir les yeux ?

Si je ne crois pas ça, j'arrête d'écrire. Je n'ai pas l'impression de faire de la littérature politique au sens strict du terme, mais je vis dans ce monde et j'essaie de prendre du recul, d'influencer les gens. Si j'y arrivais, je serais très satisfait.

Propos recueillis par
PIERRE MAURY